

# Charles-Antoine

## *Première partie — Lise Courchesne*

Il est debout derrière sa première maison. Les pas chancelants du printemps se font sentir. Le soleil réchauffe le sol, les bourgeons miniatures pointent le bout du nez. Les dernières traces de neige fondent à vue d'œil. Le sol ressemble à un mélange de terre sablonneuse et de glaise dans lequel ses bottes s'enfoncent. Charles-Antoine se laisse caresser par les rayons de ce soleil printanier. Il est comblé de fierté devant ce printemps qui s'éveille. Ses yeux sont enchantés par les projets d'embellissement qu'il imagine déjà. Il a un regard pétillant pour son terrain où tout est à créer. Un aménagement paysager de 40 par 50 mètres, face au sud, qui abrite déjà des hêtres, des ormes, des érables et des tilleuls matures, sauvés des affres de la machinerie moderne qui abolit souvent tout, lors de la construction d'une maison. Son amour pour la nature l'a amené à exiger la protection de cet héritage majestueux. Une fois qu'il aura construit de ses mains le patio et la remise, il installera la tourbe autour de la maison. Il visualise l'aménagement face à la rivière: le gazebo, le hamac, la balançoire et le foyer extérieur. Quant aux fleurs, il les aime bien mais privilégie la nature un peu plus sauvage, un peu moins manucurée. Il sait bien que les plantes indigènes viendront elles-mêmes s'installer. Elles aussi prendront racines dans cet environnement dans lequel il veut vivre et partager.

Cette nouvelle demeure est l'aboutissement de quinze ans d'économies. Du haut de ses 14 ans, grâce à ses emplois de fin de semaine et d'été, il a commencé à concrétiser son propre chemin : unique et à son image. Il ne jalouse pas ses amis qui s'accomplissent à travers leurs voyages et leurs loisirs. Il appartient à une génération qui est souvent incomprise et que les médias qualifient de narcissique. Charles-Antoine n'est pas d'accord. Ses amis sont interpellés par des valeurs profondes : l'entraide, la passion, la solidarité, la générosité et le goût de l'aventure. Les millénaires ont comme priorité de jumeler valeurs et sources d'épanouissement.

Pour Charles-Antoine une habitation n'est pas uniquement un lieu pour dormir, manger répondre aux nécessités de la vie. Une maison n'est pas seulement un assemblage de bois et de clous. C'est la fondation de la vie entourée des siens. La charpente d'une série d'évènements qui marquent nos vies. Un mur qui isole, quand on a besoin d'intimité. Une chaumière qui nous enveloppe tout au long de nos trajets de vie, nos émois, nos grandes joies. Une grande cuisine témoin de nos rassemblements, de nos confidences à saveur de partage et de respect.

C'est à se demander d'où vient cet énergumène. Est-il une espèce en voie de disparition? Une anomalie de sa génération? Un Y d'après son âge mais avec un penchant pour les us et coutumes de ses ancêtres. Allier le moderne tout en honorant le passé. Voilà son *modus vivendi*. Sa priorité est d'en faire un lieu de vie chaleureux, accueillant et aimant. Il se sent vivre en concordance avec ses valeurs et ses priorités.

Il a eu le privilège de côtoyer ses grands-parents paternels et maternels. Il a vécu les grandes joies d'une famille élargie. Le bonheur de se retrouver au sein d'une maison fourmillant de jasette, de rires et de chaleur humaine. Ragaillardi par ces journées de mangeaille, de paroles partagées en toute simplicité et du sentiment d'appartenance, Charles-Antoine a voulu calquer ce style de vie. Mettre la famille en premier est essentiel. Renouer avec les traditions d'inclusion, refaire les gestes des rencontres de son clan, voilà ce dont Charles-Antoine a envie. Évidemment, il sait bien que ce ne sera pas une copie conforme des fêtes de son enfance. Sa parenté a quand même diminué avec l'effet de la dénatalité au Québec. Il croit au plus profond de ses entrailles que cet endroit sera le lieu où sa famille et ses amis se rassembleront dans un esprit de convivialité. Et c'est ainsi que Charles-Antoine se sent en diapason avec les valeurs véhiculées par ses ancêtres.

## ***Deuxième partie — Monique Pellerin***

Charles-Antoine est fier de sa petite équipe rassemblée pour préparer le terrain sur lequel sera construite la remise. Il y a son jeune frère Mathias, le cadet de la famille, vingt ans, les cheveux relevés en toque sur le dessus de la tête, grand humaniste, poète, étudiant en littérature. Il y a aussi Jonathan, son ami depuis la garderie, fiable et loyal ainsi qu'Olivier son cousin. La belle brune Lisa, copine de Jonathan est venue aussi. « Je ne sais pas trop ce que je peux faire, mais je sais me rendre utile, je connais les plantes. Et je pourrai faire les sandwiches » avait-elle lancé sur un ton enjoué. Elle a une démarche légère, presque enfantine qui contraste avec sa voix mature de contralto. Ses yeux bleus de mer sont troublants de beauté. Jonathan est chanceux, se dit Charles-Antoine. C'est une compagne comme elle que je voudrais dans ma vie. Jonathan a cette autorité naturelle du travailleur manuel qu'il déploie dans les plus simples de ses gestes avec une économie de mots. Il vient de planter des piquets qu'il a marqués au crayon à différentes hauteurs. Il déploie une corde pour les relier. Il explique aux gars que la corde va servir de repère visuel pour égaliser le terrain où seront posées les dalles puis la remise. Les trois gars s'affairent avec les râdeaux. Lisa a apporté des plants de fraises de jardin en cadeau. Elle explore l'emplacement sablonneux face à la rivière suggéré par Charles-Antoine pour y planter les fraisiers. Soudain, elle l'appelle d'une voix mystérieuse :

« Viens voir. Regarde ce que j'ai trouvé en creusant ici : de la vaisselle cassée, des tessons de bouteilles anciennes et même une boîte en métal. Je n'ai pas eu à creuser profondément ».

Charles-Antoine se penche pour regarder les pièces. Une ombre passe rapidement sur son visage que Lisa remarque aussitôt. Cette boîte métallique lui semble incompatible avec les arbres, la rivière et la douce énergie qui règne ici parmi les tilleuls d'Amérique et les hêtres. Il tourne une pièce de vaisselle dans ses mains. « C'est de la fine porcelaine *made in England* » dit-il. Puis, il prend la boîte de fer. Il tente de l'ouvrir, mais le pêne de la serrure est bloqué et les charnières du couvercle sont rongées par la rouille.

- Quand j'ai acheté la maison, le propriétaire m'a dit que c'est lui qui l'avait construite en 1980. Il n'a pas parlé de ce qu'il y avait avant sur ce terrain. La vaisselle et la boîte ont l'air beaucoup plus vieilles.
- Étrange! murmure Lisa. Tu sais l'an passé, vers la fin mai, quand tu nous as montré cet endroit qui te faisait tant rêver, j'avais remarqué aux limites extérieures de ton terrain les vieux lilas qui nous bombardaient de leur parfum. Je m'étais dit qu'il y avait sûrement eu une ferme ici autrefois. Les lilas ont été plantés il y a très longtemps. Ce n'est pas tout! Regarde, il y a ici des plants d'asperges. Elle montre du doigt des petits turions verts à peine sortis de terre qu'elle est bien seule à identifier.

Olivier, Mathias et Jonathan les ont rejoints, attirés autant par la verve poétique de Lisa que par la curiosité.

« Il doit y avoir de la vaisselle aux quatre coins du terrain suggère Jonathan dont les parents et grands-parents viennent de la Petite-Nation. C'était courant chez les gens des campagnes de délimiter leur terrain avec des bouts de vaisselle ».

Charles-Antoine a déposé la boîte de fer dans la maison. Ce soir, il l'examinera lorsqu'il sera seul. Il a décidé de laisser les bouts de vaisselle là où Lisa les a trouvés. Un piquet rouge sert de repère.

À 13 heures, les dalles de ciment sont posées sur le sol bien compacté. Olivier sort son niveau, tout est parfaitement droit. Le petit groupe s'installe près d'un tilleul pour manger. Charles-Antoine sort des saucissons et du pain, Mathias un peu honteux de n'avoir pas pensé au lunch s'est précipité au dépanneur pour acheter de la bière. Jonathan et Lisa ont apporté des sacs de crudités et des croustilles.

« La boîte en métal me rappelle un secret de famille avance Olivier. Tu te rappelles Charles-Antoine ce que la famille disait de grand-papa ? Il avait rapporté en cachette le fusil d'un soldat allemand lorsqu'il est revenu de la

guerre en 45. Je n'ai jamais vu le fusil, mais papa me disait qu'il était caché dans un petit coffret métallique. »

Un long silence s'installe. Lisa ne dit rien pour ne pas ajouter au trouble de Charles-Antoine.

Comme s'il avait perçu le malaise de son grand frère, Mathias suggère d'une voix douce : « Ça pourrait tout aussi bien être des lettres d'amour ». Charles-Antoine regarde son frère avec amusement et bienveillance. Cette remarque sur les lettres d'amour révèle bien chez Mathias sa façon de voir la vie par la lorgnette de l'enchantement. Mathias a toujours été différent des autres garçons.

Le repas terminé, Charles-Antoine se lève et s'adressant au petit groupe, lance sur le ton motivé d'un moniteur: « Bon, êtes-vous en forme pour qu'on commence à monter la remise? Je transporte les matériaux et les outils dans mon auto depuis une semaine et j'aimerais bien l'assembler aujourd'hui ». Ce qu'il ne dit pas, c'est qu'il ne veut plus qu'on épilogue sur la boîte de métal. Ce mystérieux coffret perturbe l'harmonie des lieux.

Finalement, le petit groupe s'en va à l'heure où le bleu du ciel vire au noir. Charles-Antoine entre dans la maison, enfin seul. Il enduit d'huile les charnières du coffret pour pouvoir les desceller plus tard. Mais il n'est pas certain de vouloir l'ouvrir cette boîte.

### ***Troisième partie — Nicole Pelletier***

Même si le printemps est arrivé, l'humidité envahit peu à peu la maison à la tombée de la nuit. Charles-Antoine décide d'allumer un bon feu de foyer. Il en profite aussi pour se verser un verre de vin rouge et s'asseoir dans sa vieille chaise berçante fabriquée par son grand-père. Tout en se berçant, il se demande ce que cette boîte mystérieuse peut bien contenir et essaie d'imaginer pourquoi le propriétaire l'a enterrée sur son terrain. Il sourit en repensant aux propos de son frère. Des lettres d'amour! Mathias peut être si romantique! Il la pèse à nouveau et la secoue. Elle n'est pas lourde et aucun bruit ne s'en échappe. Il hésite à l'ouvrir mais la curiosité le gagne de plus en plus. Avec son canif, il réussit délicatement à faire sauter la serrure et il soulève le couvercle. À l'intérieur, il découvre une enveloppe et un autre petit coffre. Perplexe, il ne sait pas ce qu'il doit ouvrir en premier. D'une belle calligraphie, quelqu'un a noté Melon de Montréal sur l'enveloppe. En l'ouvrant, il découvre une série d'articles de journaux et de photos en noir et blanc un peu jaunies. Dans la petite boîte, il trouve des semences. Sans lire les articles, il conclut que les graines doivent provenir des melons. En étalant les vieux journaux, il aperçoit un petit calepin noir. En le consultant, il se rend compte que ce dernier contient des instructions écrites à la main pour la culture maraîchère.

Fatigué de sa journée et un peu déçu d'avoir découvert que de vulgaires graines, il referme le tout. Il monte prendre sa douche et se coucher. Malgré lui, il n'arrive pas à trouver le sommeil, toute cette histoire le tracasse. Pourquoi avoir enterré ces graines et ces documents dans un coffret scellé? C'est étrange! Il se promet d'en parler à Lisa. Peut-être qu'elle pourra l'éclairer. Elle étudie en horticulture.

Après son premier expresso matinal, Charles-Antoine envoie un court texto à Lisa, lui demandant si elle sait quelque chose sur les melons de Montréal. Il en profite pour l'inviter avec Jonathan à passer prendre un café durant la journée. Intriguée, cette dernière lui répond rapidement. Une heure plus tard, les trois sont réunis à la table de la cuisine épluchant le contenu de la mystérieuse boîte. Les yeux de Lisa pétillent de joie au grand étonnement des deux garçons. Elle semble avoir découvert un véritable trésor.

Son copain la presse de leur expliquer la raison de son enthousiasme. Lisa leur pointe l'année de publication d'un des articles. Charles-Antoine le saisit et à haute voix, lit mil neuf cent sept. Stupéfaits, tous se regardent. Ces journaux datent de plus d'un siècle!

C'est ainsi que Mathias et Olivier les découvrent à leur arrivée. Les deux nouveaux veulent savoir ce qui se passe, ce qu'il y avait dans la fameuse boîte. Lisa leur résume avec beaucoup d'émotion que les melons de Montréal étaient cultivés par les Jésuites en 1684 et que cette production agricole a été très florissante jusqu'aux années 1950 dans le sud-ouest du Québec. Leur disparition n'a jamais vraiment été expliquée et ces graines sont à ce jour recherchées par les semenciers du patrimoine.

Olivier s'empare d'un article et il le lit pour le bénéfice de ses amis. Le journaliste rapporte que ces melons étaient exportés dans les chics hôtels de la Nouvelle-Angleterre. Ces fruits étaient de vraies mines d'or pour l'époque. Une seule tranche de ce melon valait 1\$ à 1,50\$ soit l'équivalent du prix d'un steak. Un fruit entier se vendait 35\$ durant la première guerre mondiale. En entendant ces chiffres, Jonathan siffle. Il faut dire que celui-ci a fait des études en actuariat et il connaît bien l'équivalent de ces prix en dollar actuel. Un tel melon vaudrait environ 500\$ en 2017. Le petit coffret renferme au moins une centaine de semences et si chacune produit un fruit de cette valeur, ils sont devant une véritable petite fortune. Tous les gars comprennent maintenant l'enthousiasme qui avait animé Lisa au début.

Cette dernière feuillette le petit calepin et s'exclame soudainement. Elle leur montre les initiales de ce qui semble être une signature à la dernière page. Elle déchiffre un C et A. Comme dans ton prénom de s'écrier Mathias à son frère!

Olivier, un grand amateur de football, leur fait remarquer que les photos jaunies montrent des fruits en forme de ballon de football. En lisant l'endos de la photo, Charles-Antoine affirme que ces melons pesaient plus de 18 livres. Lisa en profite pour leur expliquer l'importance des semences dites du patrimoine. Elle leur explique que l'un de ses professeurs leur a prédit que certaines espèces que tous croyaient disparues pourraient un jour refaire surface. Il est possible qu'un agriculteur visionnaire ait voulu protéger cette espèce végétale en conservant ses semences et en les scellant dans ce coffre pour le futur.

Abasourdi, Charles-Antoine ne sait plus quoi penser, quoi faire. Il se sent dépassé par les événements. Pendant ce temps, ses amis excités discutent et le ton monte. Tous se posent les mêmes questions. Est-ce que les graines sont encore bonnes? Peuvent-elles produire encore des fruits? Qui est ce C.A.? Pourquoi avoir enterré cette boîte ?

### ***Quatrième partie – Josiane Klassen***

Le petit déjeuner est un moment privilégié pour Charles-Antoine, son moment de pleine conscience, comme le remarquait son jeune frère Mathias juste après un séjour en méditation Vipassana. Oui, pour Charles-Antoine, c'est le moment où chacun de ses gestes lui fait goûter au plaisir d'être là, chez lui, dans sa maison. Le grincement des grains de café en train de se faire moudre, l'odeur du pain dans le grille-pain et la douceur de la confiture sur sa langue lui ouvrent, chaque matin, les portes d'une journée nouvelle.

Aujourd'hui cependant, sa pensée l'éloigne des sensations réconfortantes. Pour la quatrième fois, il regarde l'horloge ancienne, ronde et rouge, perchée au-dessus de la cuisinière. Il la trouve laide cette horloge, mais c'est sa tante Emma qui lui en a fait cadeau en lui léguant, disait-elle, une précieuse pièce du patrimoine familial. Les aiguilles dorées, ce matin-là, semblent à bout de souffle et avancent à pas trop lents sans se soucier de l'agitation intérieure du jeune homme. Sa tasse est vide du café qu'il a bu sans le goûter et sa rôti refroidie attend en vain de se couvrir de confiture aux fraises. Charles-Antoine a les idées ailleurs.

Valérie doit venir à dix heures ; il est à peine 9 heures. Charles-Antoine s'attarde un instant devant le grand miroir de l'entrée et passe une main nerveuse dans sa chevelure indisciplinée. Jusqu'ici, il s'est peu soucié de son apparence, mais aujourd'hui il a choisi un jeans et une chemise mode qui met son corps mince et souple en valeur. Il sait qu'il est beau garçon. Son visage aux traits fins, ses yeux noisette pétillants sous sa chevelure noire abondante lui donnent une allure de jeune premier. Il a déjà fait tourner la tête de plusieurs jeunes femmes et s'est cru amoureux quelquefois. Mais à chaque fois, les différences de but, de valeurs et le manque d'affinité l'ont convaincu de ne pas s'engager. Depuis trois ans, il vit seul, dans le but de mieux se connaître, dit-il

aux bonnes âmes inquiètes de le voir habiter dans sa grande maison sans femme, sans enfant alors que la famille représente tant pour lui. Sa grand-mère, elle, le regarde toujours en souriant et affirme, confiante : « *Quand tu rencontreras la bonne, tu le sauras, ne t'inquiète pas* ». Bien sûr, il ne peut s'empêcher de sourire devant ce romantisme suranné. Pourtant, tout au fond de lui, il y a toujours cru, en dépit de sa formation scientifique qu'il a cependant abandonnée pour se livrer à sa passion, l'ébénisterie. Une passion qu'il pratique avec succès depuis huit ans.

Ça fait deux semaines que Charles-Antoine a rencontré Valérie. Il sait qu'il a trouvé « *la bonne* », celle dont parle sa grand-mère, celle avec qui il aimerait faire des rêves d'avenir. Il sourit en pensant à leur rencontre. Un hasard ? Non, pas vraiment. Il rejoignait simplement Mathias qui lui demandait d'amener le coffret, les journaux et les semences ; ces mystérieuses semences, négligées par lui, depuis leur découverte dans son jardin, et cela malgré les nombreux textos incitateurs de ses amis. C'est ainsi que Charles-Antoine a rencontré Valérie, une rencontre toute simple qui s'est faite grâce à l'âme artistique de son jeune frère Mathias.

Mathias, amoureux de l'histoire derrière les semences avait projeté d'écrire sur cette énigme. Comme son champ d'études du semestre portait sur la bande dessinée, il avait décidé d'en faire un travail vivant et de créer, avec l'aide d'un ami dessinateur, un album de leur cru portant sur le mystère du coffret découvert dans le jardin de son frère. Après maintes recherches sur internet afin de trouver des renseignements utiles à leur projet, Mathias et son ami étaient perplexes. Entre autres, ils se demandaient si les melons de Montréal qui valaient cher lors du rationnement en temps de guerre vaudraient encore autant de nos jours. Consultée, Lisa leur conseilla de solliciter l'aide de l'organisme *Les semences du patrimoine*. Celui-ci leur envoya aussitôt Valérie, une doctorante en histoire qui y faisait sa thèse.

Quand Charles-Antoine arriva au café proche de l'université où Mathias et son ami l'attendaient, il les aperçut en grande discussion avec une jeune femme d'à peu près 22 à 25 ans. Petite, les cheveux châtain mi- longs et raides, les yeux bruns, vêtue d'un jeans et d'un chandail de laine bleu ciel, elle n'avait rien de remarquable. Ce n'est qu'après les présentations, l'ouverture du coffret, la lecture des journaux et du carnet noir que la jeune Valérie s'était animée. Ses yeux devenus brillants, ses joues rosies par l'enthousiasme avaient soudainement donné à toute sa personne une aura qui avait fait battre le cœur de Charles-Antoine. Le lendemain ils s'étaient tous à nouveau retrouvés et l'impression dans le cœur du jeune ébéniste s'était renforcée. Quant à Valérie, elle n'avait semblé rien voir de l'intérêt de Charles-Antoine pour elle. Ce n'est qu'au moment où il parlait de ses valeurs, de son amour du patrimoine et de la famille qu'elle avait levé les yeux sur lui, l'avait regardé intensément et avait déclaré : « *Je suis comme toi, j'aime la famille et les traditions, mais je suis fille unique. Ce dont tu parles me manque et me fait tellement envie !* » Après cela,

elle s'était tue, intimidée, et s'était concentrée sur leur sujet, ne parlant plus que de son expertise. Charles-Antoine avait cependant senti son regard pensif se poser sur lui à plusieurs reprises, ce qui l'avait incité à lui donner rendez-vous chez lui pour voir les lieux de la trouvaille. Elle avait accepté avec un éclair heureux dans les yeux.

Et maintenant elle est là ; il n'est pas encore dix heures. Elle sort de sa Nissan électrique Leaf toute bleue et reste immobile à côté de son auto pour contempler les arbres, respirer l'air. Charles-Antoine ouvre la porte. Elle se tourne vers la maison, de la joie dans les yeux. Quand elle l'aperçoit, elle lui fait un signe amical de la main et sourit. Charles-Antoine s'avance et laisse son cœur lui murmurer : « *et si c'était elle le trésor que j'ai trouvé ?* »

### ***Cinquième et dernière partie — Lise Courchesne***

Valérie approche de la maison pendant que Charles-Antoine se dirige vers elle pour l'accueillir. Il est nerveux et son cœur semble battre à cent milles à l'heure. Étant un homme assez discret de ses émotions, il a l'impression que son excitation intérieure se manifeste dans son allure. Plus il essaie de se contenir ou d'apparaître nonchalant, plus il perd la maîtrise de ses gestes. Habituellement assez calme, il dévale les marches du balcon et trébuche. Valérie est déjà suffisamment proche de lui pour en subir les contrecoups. Malgré son émoi, le beau Charles-Antoine reprend son équilibre tout en prenant le bras de Valérie. Les voilà assez proche l'un de l'autre. Le silence et l'embarras font place aux balbutiements de cet amoureux en devenir qui ne sait pas si Valérie ressent une attirance pour lui.

Heureusement, que le but de la visite est spécifique. Donc, par cette journée de printemps un vent enveloppant et chaud les accompagnent vers le lieu des découvertes. Valérie lui confie les résultats de ses recherches. Ce terrain a appartenu à Monsieur William Lewis un jeune britannique qui a fait fortune dans l'exploitation du melon de 1907 à 1914. Lors d'un voyage dans sa terre natale en 1912, il a rencontré la plus belle des anglaises, Clara Avalon. Née d'une famille bien nantie, ses parents, inquiets de voir leur fille devenir femme de cultivateur et de la voir s'expatrier de l'autre côté de l'Atlantique, ont exigé que les tourtereaux prennent deux années de fréquentation avant de sceller leur union. Il fût convenu qu'ils se courtoiseraient à travers l'art épistolaire. Ses parents espéraient qu'un jeune homme dans leur cercle d'amis saurait séduire leur fille et ainsi éviter de la perdre pour l'amour de ce gaillard vivant au Canada, cette contrée lointaine. En 1914, Clara certaine de son amour pour William, dit à ses parents qu'elle allait se marier. En secret, elle avait préparé son trousseau de mariage. William prendrait le paquebot transatlantique au printemps pour se marier avec sa bien-aimée. Elle savait que William devait quitter le port de Québec le 28 mai, 1914. Elle l'attendait passionnément. Mais contre vent et marées, une nouvelle tragique la guettait. Lorsqu'elle apprit le naufrage de l'Empress of Ireland, elle n'en cru pas ses oreilles. Ses émotions à

fleur de peau, elle fit les cent pas en attendant comme bien des gens de son entourage les nouvelles qui semblaient arrivées au compte-gouttes. Ses parents la soutenaient avec tout leur amour mais leur fille avait le cœur brisé. Après plusieurs jours, qui leur semblèrent une éternité, le décès de William fut confirmé. Il faisait partie des 1,012 victimes de cette grande tragédie maritime. Malgré sa grande douleur, Clara décida qu'elle devait absolument se rendre au Canada puisque le testament de William la nommait héritière et exécutrice. Elle croyait qu'elle ferait un aller-retour pour liquider les biens de William. La vie en décida autrement. Quand la guerre se déclara en 1914, un mois après son arrivée, son séjour se prolongea. Vaillante et bonne organisatrice, elle reprit la culture des melons. Elle embaucha des jeunes de 16 à 19 ans car la loi du Service Militaire obligatoire prévoyait que tous les citoyens de sexe masculin de 20 à 45 ans seraient tenus de faire leur service militaire, jusqu'à la fin de la guerre. À la fin de la guerre en 1918, elle voulut rester. Ce pays et ces gens qu'elle aimait, lui avait insufflé un renouveau et une vie qu'elle n'avait point imaginé. Elle vécut sur la terre de son bien-aimé jusqu'à son dernier souffle en 1960. Son grand amour William resta toujours gravé dans son cœur même si elle épousa un homme qu'elle aima tendrement. À la fin de l'époque prodigieuse de la culture du melon en 1950, elle décida d'honorer la mémoire de William. Et c'est ainsi qu'elle déposa dans une boîte les articles de journaux que William avait gardé si précieusement, en y ajoutant des semences. Elle y ajouta ses notes sur les processus de la culture du melon.

Valérie s'arrêta un moment et regarda Charles-Antoine.

« Les initiales C.A., c'est Clara Avalon. J'imagine qu'elle a voulu rendre hommage à son fiancé William Lewis qui aimait la terre. William avait réussi à innover et cultiver le très sélect melon de Montréal sur ses terres. Il avait découvert que ce secteur de la Petite-Nation bénéficiait d'un microclimat idéal pour cette production. Étant donné que Clara n'a pas eu d'enfants, elle a certainement espéré qu'un jour d'autres passionnées d'histoire et de patrimoine découvrent ce trésor. »

« Valérie, c'est passionnant cette histoire. Je crois bien que Mathias sera inspiré pour écrire la fin de sa bande dessinée. »

« Oui, ton frère romantique y verra au-delà de la popularité des melons, l'histoire du destin cruel qui sépara Clara et William. »

Valérie et Charles-Antoine restent un à côté de l'autre dans un silence réconfortant, bercés par le murmure des feuilles et le clapotis des vagues. Ils sont touchés par cette histoire fascinante d'amour et d'agriculture.

Valérie propose à Charles-Antoine d'expérimenter avec quelques semences découvertes sur son terrain. Si tu acceptes de m'accorder une parcelle de ton terrain, je m'occupe de tout. D'autre part, l'échantillon est assez

représentatif pour qu'il soit congelé en Norvège, à la Réserve mondiale de semences du Svalbard, une sorte de coffre-fort géant dans lequel les graines du monde entier sont précieusement conservées.

« Valérie, toute cette histoire dès le début m'a dérangé. Mais, je me sens apaisé maintenant. J'ai appris que la vie nous joue des tours et qu'on ne peut pas toujours tout contrôler. Ces moments de vie se révèlent souvent porteurs de délices insoupçonnés. Je suis enchanté par tes propositions Valérie. Étant donné que nous sommes en avril, tout tombe en place pour faire ce jardin. Tu ne seras pas seule, c'est garanti. Lisa, la copine de mon ami d'enfance Jonathan, qui étudie en horticulture, voudra participer. Je vais faire une pancarte sur laquelle je vais sculpter, À la mémoire de William et Clara. Afin de célébrer cette étonnante trouvaille, j'inviterai les amis et la famille samedi prochain pour le lancement de la bande dessinée de Mathias et inaugurer le jardin. »

Et c'est ainsi que Charles-Antoine se retrouve entouré par sa grand-mère, sa tante Emma, son frère Mathias, son cousin Olivier, son ami d'enfance Jonathan et sa copine Lisa, les yeux brillants de bonheur, Valérie à ses côtés. Sa grand-mère lui fait un clin d'œil. Lui aussi, espère de tout son cœur que Valérie est bien la femme qui l'accompagnera dans sa vie. Il a envie de prendre son temps et de laisser leur relation se dévoiler doucement et tendrement. Cette belle complicité ressentie aujourd'hui est un trésor riche pour les cœurs de cette famille du 21<sup>ème</sup> siècle.